

Pierre de Chocqueuse

De la musique plein la tête

Des Années Pop aux Années Punk

Souvenirs

Éditions Les Soleils Bleus

Il a été tiré de cet ouvrage
sept exemplaires hors commerce
sur papier Munken print ivoire 80 g de chez TPM
et Rives tradition natural white 320 g (couverture)
de chez Arjowiggins numérotés de 1 à 7.

© Les Soleils bleus éditions, 2021
ISBN 978-2-918148-34-0
Collection : Témoins du Temps
ISSN : 2609-312X

148 place du Général de Gaulle
80310 Picquigny
www.lessoleilsbleus.com

*À Philippe Coutant,
soutien indéfectible de ce projet éditorial.*

*À Bénédicte,
qui accompagna patiemment son écriture.*

Préface

J'AI CONNU PIERRE DE CHOCQUEUSE dès mon arrivée à la rédaction du magazine *Best*, 23 rue d'Antin, en mai 1977. Avec Christian Lebrun, Stéphane Heurtaux et Francis Dordor, Pierre fut l'un des premiers à m'accueillir dans cet univers totalement inconnu, moi qui venais de la ville cheminote et ouvrière de Tergnier, et de l'école de journalisme de Tours, ville hautement provinciale. D'emblée, il se révéla bienveillant et fraternel. Alors que je tape ces lignes, je repense à tout ça. À *Best*, à cette année 1977 ; elle correspond à l'invasion du punk à Paris. C'est presque avec celle-ci que Pierre termine son livre.

Son livre, parlons-en. Un essai ? Certainement pas. Un roman ? Encore moins : tout y est vrai, terriblement vrai. Tout juste quelques noms ont été changés pour préserver l'intimité des intéressés. *Souvenirs*, est-il indiqué en sous-titre sur la couverture. On ne saurait mieux dire. Ses souvenirs, il nous les livre avec une sincérité absolue. Ce sont ceux d'un enfant issu d'une vieille famille aristocratique et catholique, originaire d'Amiens, qui a parfaitement servi

De la musique plein la tête

la France. Ceux d'un adolescent chevelu en révolte contre son milieu. Une révolte, une fois encore sincère, qui, quand il le faut, sait s'imposer des limites car Pierre a su garder le meilleur de son éducation parfois rigide mais toujours éclairée. Une révolte, bien sûr, portée par sa passion de la musique. Du jazz, de la pop naissante. Il faut savoir se montrer un tantinet bretteur quand on a eu un grand-père colonel, homme de devoir, ancien de Saint-Cyr et de l'École de Guerre, et du Chemin des Dames (1917) ; surtout quand il faut monter sur le front de la discussion, sabre au clair, pour débattre des mérites respectifs des Rolling Stones et des Beatles.

Pierre laisse s'égarer sa mémoire et ses notes douces sur la portée de sa sensibilité. On est ravis de retrouver le Pop-Club de José Artur, les Kinks, Procol Harum, le Londres de Carnaby Street, le San Francisco des hippies, les Doors, et ce Paris de mars 1968 qui, selon Viansson-Ponté, du *Monde*, s'ennuie. Pierre ne cache rien ; il balance. La sincérité : c'est aussi ce qui fait la richesse et le charme de ce livre singulier, à la fois nostalgique, tendre et captivant. On le suit, s'ennuyant dans des cours privés et des boîtes à bac. À ce propos, Pierre de Chocqueuse, équipé d'un style simple, sans afféterie, possède un certain sens du portrait qui, avec sa rapidité malicieuse, pourrait faire penser à celui de Paul Morand. Ainsi, le directeur du cours Lamirand était « *un*

grand et auguste vieillard au tarin proéminent et aux oreilles immenses, pleines de longues touffes de poils de toutes les couleurs ». On est plus proche de Colette et de Jules Renard que des cuistres du Nouveau Roman ou de quelques prétentieux rock critiques poseurs dits *novö*, totalement abscons.

Best, il en parle. Avec gourmandise, bien sûr. (Avant, il a découvert le rock et la pop de ces années bénies : Gong, Kevin Ayers, Van der Graaf Generator, etc.) C'est le regretté Christian Lebrun, rédacteur en chef, qui l'accueille. Pour ce magazine, il interviewera les plus grands ; il y fera embaucher Stéphane Heurtaux, petit-fils d'Alfred Heurtaux, de l'Escadrille des Cigognes, puis courageux résistant. Stéphane : un personnage haut en couleur, trop tôt disparu. Il nous en donne un portrait de haute tenue.

Oui, ce livre me plaît car il n'évoque pas seulement la musique. Il raconte une époque, transmet des fragrances de cette France qui n'est plus. Et qui, moi, me manque. C'est en cela que ce récit se révèle subtilement littéraire car il est traversé par les vents de l'Histoire.

Philippe Lacoche

Derniers ouvrages parus

Mise au vert, édition du Rocher, 2019

L'Hibernation, Les Soleils Bleus éditions, 2021

Mares et jardins, chroniques d'un jardinier pêcheur, Les Soleils Bleus éditions, 2021

**PREMIÈRE
PARTIE**

1

Enfance tardive. – Père, mère, les bonnes et moi. – Une bisaïeule peu commode. – Des faux frères.

« JE NE FERAI AUCUNE RECOMMANDATION. Je ne te recommanderai pas d'attendre pour te baigner que ta digestion soit terminée. Je ne te recommanderai pas de ne pas plonger trop en profondeur et de ne pas faire de folie en canot à moteur. Je ne te recommanderai pas de ne pas t'exposer trop longtemps au soleil, ce qui est très mauvais pour les poumons... »

Ces mises en garde, mon père en truffait les lettres qu'il m'adressait chaque été. Une habitude héritée du sien. Toujours porté à imaginer le pire, ce dernier déposait de longues lettres de morale sur la table de nuit de son fils cadet pendant son absence.

De la musique plein la tête

Je n'ai pas connu ce grand-père colonel, homme de devoir, grand pessimiste, travailleur infatigable dont l'emploi du temps, réglé comme du papier à musique, n'autorisait aucun loisir. Il avait fait Saint-Cyr, l'École de Guerre, prit part à la bataille du Chemin des Dames en 1917 et n'était guère commode. Il n'aurait sûrement pas compris ses petits-fils s'il avait vécu jusqu'aux années soixante – il était né en 1878 – tout comme il n'arriva jamais à saisir la personnalité de mon oncle Serge, son troisième fils, un original, amateur de musique et de littérature qui, dans sa jeunesse, paressait dans son lit au lieu de travailler.

Cet oncle souffrait d'angoisses chroniques, persuadé d'être affligé de tous les maux, harcelé par tous les microbes. N'ayant jamais postulé un emploi, sans sécurité sociale ni retraite, il se ruina en consultations médicales à domicile. Il lui arrivait souvent de recevoir plusieurs docteurs le même jour et à la suite, non pour suivre leurs conseils, mais pour se convaincre qu'il n'était pas malade. Ils se croisaient et se saluaient très naturellement entre confrères devant sa porte. Mon grand-père eut fort à faire pour scolariser ce garçon pas comme les autres, élève brillant mais toujours absent pour raisons de santé.

Je n'aimais pas davantage l'école que mon oncle, ces salles de classes respirant la tristesse dans lesquelles je passais de longues heures enfermé. Plongé dans mes pensées, je me concentrais pour écouter les musiques qui trottaient dans

ma tête, des mélodies recueillies sur le vieil électrophone de ma mère. *Gayaneh*, un ballet d'Aram Khachaturian – rare disque Capitol à la superbe pochette rouge et jaune – me transportait dans des contrées lointaines et sauvages. Sa *Danse du sabre* est célèbre. Ma mémoire conservait de même certains passages orchestraux provenant de l'*Oiseau de feu* d'Igor Stravinsky, offert pour Noël à ma mère par mon oncle Serge et acheté au Lido Musique, alors tout en haut des Champs-Élysées. Âgé de cinq ans, six peut-être, je l'avais accompagné ce jour-là, entrant pour la première fois chez un disquaire.

Appréciant la musique, ma mère me fit entendre très jeune des œuvres de Claude Debussy et de Maurice Ravel mais aussi *Iberia* d'Isaac Albéniz, douze impressions pour piano jouées avec tendresse et émotion par Yvonne Loriod. Ces pièces colorées enthousiasmaient mes oreilles encore neuves. Je me revois, assis par terre, dans le séjour de l'appartement parisien de mes parents, boulevard Émile Augier, essayant sans succès de surprendre l'orchestre ou la pianiste que je croyais cachés derrière la membrane de notre unique haut-parleur.

Mes grands-parents maternels habitaient Genève et mes frères et moi y passions chaque année la première quinzaine de septembre. Je me souviens très bien de leur grand salon qu'encombraient un Pleyel à queue en palissandre, piano sur

lequel avait joué Friedrich Gulda. Ma mère fit sa connaissance en 1946, lorsqu'il remporta cette année-là, à l'âge de 16 ans, le prestigieux concours de Genève. Sur une commode, reposait l'électrophone de mon oncle Bernard, le plus jeune frère de ma mère, un simple Teppaz dont le bras trop lourd abîma bien des disques. Ils coûtaient moins cher qu'en France. Les rapporter de Suisse devint une habitude.

J'écoutais les musiques étranges qu'aimait cet oncle de dix ans mon aîné. La *Musique pour cordes, percussion et célesta* de Béla Bartók et un album d'œuvres brèves et marquantes d'Alban Berg dérangent mes grands-parents. Quant au *Déluge* (*The Flood*), ô combien difficile d'Igor Stravinsky, il faisait claquer les dents et donnait des sueurs froides à toute la famille.

Si je m'habituais à ces accords inhabituels, à cet ascétisme musical qui me permit plus tard de ne jamais éprouver de difficulté à apprécier une œuvre, fût-elle la plus ardue, mon grand-père digérait très mal ces *musiques barbares* que son fils l'obligeait à entendre. Il protestait, fort des nombreuses Messes qu'il avait autrefois composées.

« C'est terrible, terrible mon petit, terrible !

— Restez assis ! » lui criait mon oncle, le forçant à les supporter jusqu'au bout.

Mon grand-père aspirait au silence, mais aussi la fumée des cigarettes orientales qu'il tirait de belles boîtes en carton richement décorées. Elles dégagent une odeur trou-

Des Années Pop aux Années Punk

blante que j'ai longtemps associée à Shéhérazade et aux *Mille et Une Nuits*. Bon papa faisait tous les jours une promenade musicienne. Sa canne martelait le sol tous les trois pas. Il s'arrêtait devant une personne de connaissance, ôtait son chapeau avec un mot aimable et, allongeant sa foulée, rattrapait sa cadence.

Présidant les repas, Bon papa s'étonnait de n'y voir personne. Il se mettait alors en colère, frappant l'index et le majeur de sa main droite sur la paume de sa main gauche. Ce bruit sec, énergique et ses éclats de voix nous faisaient accourir. Se contentant de peu, ma grand-mère nous servait des portions minuscules. Mes grands-parents couchés, mes frères et moi nous nous glissions dans la cuisine. Mes oncles s'y trouvaient déjà. Nous les aidions à finir les restes, sou-pant ainsi à des heures fort tardives.

Ma grand-mère avait appris à dissimuler ses sentiments. Elle le faisait si bien qu'on la croyait de pierre. Ses émotions bâillonnées, elle ne touchait personne, pas même ses deux fils qu'elle adorait mais n'embrassait jamais. Les contacts physiques, trop communs, elle les laissait au peuple. Elle détestait les amoureux qui se prenaient les mains, se baisaient sur les lèvres, vitupérait les étrangers de Genève, des *météques* qui venaient lui ôter le pain de la bouche, oubliant qu'elle avait conservé la nationalité française. Je l'ai toujours entendue se plaindre de sa mère. Elle aimait en parler avec

De la musique plein la tête

sa sœur Solange, traumatisée comme elle par leur jeunesse commune qu'elle évoquait comme un affreux cauchemar. Il était interdit de rire, de s'amuser, de parler sans permission. Une gouvernante prussienne se chargeait de surveiller les quatre sœurs. Elles entrevoyaient leurs parents le soir pour entendre des remontrances, se voir distribuer de nouvelles punitions. Plus tard, les Allemands occupèrent le domaine, non sans craindre la châtelaine. Madame la baronne parlait leur langue et leur donnait des ordres. N'avait-elle pas fait déplacer une colonne de chars pour permettre à sa voiture de passer ?

Je me souviens très bien de cette arrière-grand-mère qui venait à la maison porter des oranges à ma mère, comme si, prisonnière, la malheureuse manquait de tout. Bien que très petite, sa vivacité étonnait. Son visage émacié, ses lèvres minces, ses yeux perçants et inquisiteurs inquiétaient. Une des rares fois qu'elle nous invita, mon frère aîné Ghislain et moi, dans sa propriété d'Eure-et-Loir, elle nous envoya cueillir les champignons de son parc, des amanites, tout en sachant que notre père, qui les connaissait aussi bien qu'elle, nous interdirait d'y goûter. Elle ne l'aimait pas et voulait simplement l'embêter. Elle poussa un jour Ghislain dans un escalier. Un acte gratuit. Mon frère avait la tête dure, les os élastiques et une rancune tenace. Il ne pardonna pas.

Une fois par an, notre père nous conduisait, mon frère

et moi, chez cette bisaïeule redoutée. N'étant pas invité à ce déjeuner, il nous faisait toutes sortes de recommandations. Il fallait se taire, se montrer bien élevé, ne pas mettre les coudes sur la table, ne parler qu'à bon escient. Granny ne se privait pas de répandre son fiel. Nous la laissions déverser son venin sans rien dire. La vieille Marthe, sa domestique, une ombre à laquelle nous n'avons jamais adressé la moindre parole, passait les plats en silence. Le repas terminé, notre arrière-grand-mère sortait une boîte de mécano. Nous en étalions les éléments sur le tapis du vestibule en attendant que notre père, peu rassuré, vienne nous chercher.

Mon jeune frère Rémi fut plus tard convié à ce repas annuel. Bien que très petit, il se tint bien à table, écouta sans broncher les médisances, se plia sans plaisir au rituel. Au moment du départ, Granny s'adressa à lui :

« Que dit-t-on à sa Granny pour la remercier de ce bon déjeuner ? »

— Au revoir vipère ! »

Ces mots sortant de la bouche d'un enfant tombèrent comme la hache du bourreau. Rémi ne fut plus jamais invité.

Entre deux voyages, mon oncle Clément, l'autre frère de ma mère, campait dans le salon de ses parents. Il vidait à même le sol le contenu de grands sacs pleins de papiers, de livres, de vêtements froissés, et dormait tout habillé. Il était *reporter* ou *explorateur*, on ne savait pas trop. Il tapait tou-

De la musique plein la tête

jours le même texte sur sa machine à écrire, le perdait dans son désordre et le recommençait. Le *salon de musique* de son frère ressemblait alors à un camp retranché. Les disques se retrouvaient enfouis sous un fouillis indescriptible, une jungle galopante que mon oncle semblait avoir ramenée des tropiques.

Oncle Bernard traversait alors sa période *classique*. Il jouait du piano, de la guitare, de la clarinette... J'avais une douzaine d'années lorsqu'il me fit acheter mes premiers disques de musique *sérieuse* : les *Six quatuors à cordes* de Bartók et le *Premier concerto pour violoncelle et orchestre* de Dimitri Chostakovitch. Il avait déjà remarqué mon sens du rythme. Lui-même faisait de la batterie sur de vieux annuaires téléphoniques.

À cette époque, la chape de plomb de l'autorité pesait encore sur la jeunesse. Elle n'avait que le droit de se taire, le devoir de ne jamais se plaindre. Au collège de Passy-Buzenval, alors sous la coupe des Frères des écoles chrétiennes, le frère Anselme, chef de la division des 6^e, les plus jeunes dont j'étais, une brute dont les gifles faisaient mal, n'avait de cesse de répéter : « Je suis le pot de fer, tu es le pot de terre et je te briserai. »

Loin de répandre l'amour du Christ, ce tortionnaire prenait un malin plaisir à terrifier et humilier les élèves. C'était encore le temps où l'on châtiait durement un enfant afin

d'en faire un homme. Adulte, la victime devenait souvent bourreau. Les êtres sensibles étaient broyés, méprisés par les forts. Leurs traumatismes font encore aujourd'hui le bonheur des psychiatres.

Je ne passai heureusement que la seule année scolaire 1963-1964 à Passy-Buzenval. Ces frères-là, des sadiques, n'étaient pas les miens. J'avais onze ans et me retrouvai dans une sorte de maison de redressement au sein de laquelle nous étions étroitement surveillés. Subissant les attouchements répétés du frère-directeur, je m'en plaignis à mes parents. Un homme d'Église, un *tripoteur*, impensable ! Je racontais n'importe quoi, tenais des propos mensongers. Une fièvre inexplicable me garda longtemps à l'infirmierie. Me sachant malheureux, mon père venait souvent me voir. Les frères inquiets lui conseillèrent un autre pensionnat.

Ma mère s'était abstenue de toute visite, pas plus qu'elle ne voyait Ghislain, lui aussi en pension. Son infirmité l'empêchait aussi de se préoccuper de nos études. Sauf l'été. Elle essayait alors vainement de nous faire rédiger nos devoirs de vacances. Enfants, nous étions confiés à des *domestiques*, aux jeunes filles au pair que mon oncle Serge dénichait à l'Alliance française et qui nous donnaient de l'affection. J'avais quatre ans lorsqu'elle parvint à chasser Lucie, la vieille nounou de mon père qu'elle ne supportait pas. Fruste et bonne, Lucie nous avait élevés, Ghislain et moi. Nous sautions sur ses genoux, habitués à sa physiono-

De la musique plein la tête

mie un peu ingrate, à son parler bancal. Éprouvant du chagrin à la renvoyer, mon père la confia un temps à son frère, mon oncle Guillaume qui habitait alors l'immeuble d'en face, puis l'aida à s'installer en Dordogne, dans son village natal. Mon frère et moi y passions des vacances. Lucie, la *paysanne* détestée servait au moins à quelque chose.

Fort jolie, ma mère a longtemps conservé un visage frais et sans rides comme si le temps, glissant sur elle, avait fini par l'oublier. Elle adorait danser. La poliomyélite s'attaqua aux muscles de ses jambes peu après son mariage. Elle avait dix-neuf ans et attendait Ghislain. Ses souffrances, ses grossesses pénibles et non désirées assombrirent son caractère. Sur le point de m'endormir, elle venait parfois dans ma chambre d'enfant me raconter une histoire. Souvent la même : celle de sainte Blandine refusant d'abjurer sa foi dans la fosse aux lions. Étais-je prêt à mourir pour le Christ ? Non, c'était aller en enfer et en subir les tortures ; oui... Je préférerais ne pas y penser. Les mâchoires du fauve arrachaient déjà mes chairs. Ma mère m'adjurait de dire oui, « Un mauvais moment à passer pour gagner la vie éternelle », ajoutait-elle en riant, amusée par ma peur, inconsciente de l'effroi qu'elle glissait dans mon âme.

Grande bridgeuse et lectrice de romans policiers, sa jeune sœur, notre tante Marie-Françoise, notre Tatie, était

beaucoup plus généreuse que ma mère qui gardait serrés les cordons de sa bourse. Je possède toujours les soldats *Britains* qu'elle m'acheta chez Weber, le grand magasin de jouets de Genève – des Tuniques Rouges de la guerre d'indépendance américaine. Elle n'habitait plus chez ses parents, rue Michel Chauvet, lorsque j'y passais des vacances, et j'ai peu de souvenirs d'elle associés à mon enfance. Je me souviens toutefois très bien de son mariage avec mon oncle Jean, en septembre 1957. J'avais cinq ans et étais fier d'avoir été choisi comme garçon d'honneur. La journée avait pourtant mal commencé, ma grand-mère ayant eu la bonne idée de repasser sur moi le col de ma chemise. Ce n'était pas ma première brûlure mais celle-là m'avait réellement échaudée. Des années plus tard, mon oncle et ma tante achetèrent un appartement à La Clusaz. Rémi et moi y séjournâmes plusieurs fois au début des années soixante-dix mais contrairement à ma tante, une championne, je n'ai jamais été à l'aise sur des skis. Grands voyageurs – ils ont fait le tour du monde – ils s'installèrent à Paris en 1973 et ne revinrent habiter Genève que dix ans plus tard. Ils y vivent toujours, et ne manquent jamais de nous inviter, mes frères et moi, dans les bons restaurants de la ville ou des bords du lac que nous apprécions beaucoup.